

STORAGE-ITEM
MAIN

LP9-Q10C

U.B.C. LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

CHEZ LES BEAUTÉS
AUX DENTS LIMÉES

ROLAND DORGELES

de l'Académie Goncourt

CHEZ LES BEAUTÉS
AUX
DENTS LIMÉES

Édition originale

ÉDITÉ PAR
LES LABORATOIRES MARTINET
A
PARIS

MAR X 8

DS 539

M6 D67

1930

CNC

LE PRÉSENT VOLUME
A ÉTÉ PUBLIÉ PAR LES SOINS DE
ROBERT LANG
ÉDITEUR - CONSEIL EN PUBLICITÉ
14, RUE DE MARIIGNAN
A PARIS
POUR LES LABORATOIRES MARTINET

CET OUVRAGE
EST LE PREMIER D'UNE COLLECTION
DONT CHAQUE VOLUME
QUI PARAITRA ANNUELLEMENT
REPRODUIRA UN MANUSCRIT INÉDIT
D'UN AUTEUR EN VOGUE

LE PRÉSENT VOLUME CONSTITUE
L'ÉDITION ORIGINALE DE :

« CHEZ LES BEAUTÉS
AUX DENTS LIMÉES »

DE ROLAND DORGELÈS
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

I.

LA LEÇON DU BIDOUÉ



I

La Leçon du Bidoué

Les plus belles heures de mon enfance, je les ai passées avec des livres, le front posé sur mes petits poings brûlants. La dernière page tournée, je ne voulais pas que le roman fût fini, et, tout fiévreux encore, je le continuais dans mon esprit, entraînant ses personnages dans de nouvelles aventures où je tenais enfin mon rôle.

Combien de beaux rêves je vous dois, inépuisable Livre Rouge que je réclamaï le matin, dans mon lit, pour y découvrir une histoire que je n'aurais pas lue !

Je me souviens surtout d'une *Chasse aux Millions* qui m'avait bouleversé. Cela

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

se passait, comme toujours, chez les Peaux Rouges, et le héros de l'ouvrage était un trappeur aux rudes manières, qui conduisait les Visages pâles dans les Montagnes Rocheuses, à la recherche d'un trésor gardé par des Indiens.

Ah ! prestige de génie. Je sentais mon cœur battre quand le vieux canadien saisissait son lasso ou épaulait son rifle ; lorsque la jeune miss suivait imprudemment Sang Mêlé sur le bord du ravin, j'aurais voulu pouvoir lui crier « Sauve toi ! » et jeter bravement mon cartable dans les jambes du félon. Bref, l'auteur inconnu m'avait ouvert les portes d'un monde merveilleux, je ne pouvais plus vivre que sur ce plan idéal.

Malheureusement, mon livre rouge ne contenait que le début de l'ouvrage, et au plus beau de l'action, je restai un jour bouche bée devant un « à suivre » qui ne devait jamais me livrer son secret. Je fus désespéré. Ma peine était d'autant plus grande que j'avais déjà raconté le début du chef-d'œuvre à mes camarades et que j'allais être obligé de leur

AUX DENTS LIMÉES ---

avouer — quel affront!... — que je ne connaissais pas la fin.

Alors, est-ce désir de briller, est-ce plaisir d'inventer, je ne saurais le dire, je terminai *la Chasse aux Millions* à mon idée, et, pendant plusieurs jours, je racontai à mes petits amis ébaubis de fabuleuses aventures où mon trappeur n'en finissait pas de dompter des chevaux sauvages, de déterrer des pépites, de traverser des torrents et d'abattre des Sioux d'une balle en plein front.

C'était là mon premier roman : je devais bien avoir huit ans...

En ce temps là, j'étais contre les Peaux-Rouges, on n'en tuait jamais assez dans mes livres. Mais, peu à peu, je changeai de camp.

— Si les Yankees massacrent tous les Indiens, raisonnai-je avec une précoce logique, il ne pourra plus y avoir d'histoires de sauvages...

Et c'est en somme, l'amour du roman d'aventures qui m'a conduit à l'amour des humains.

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

Comme j'aurais frémi, — de joie et de peur — si l'on m'avait alors prédit qu'un jour, dans des forêts semblables à celles des Montagnes Rocheuses, je serais l'hôte de sauvages tout pareils à ceux de mes livres. C'était vrai pourtant, et les Moïs au teint de brique qui vivent sur les plateaux d'Annam sont les frères lointains des Iroquois et des Pawnies.

C'est peut-être au milieu de ces chasseurs Mnongs et Rhadès que j'ai vécu les semaines les plus singulières de ma vie, et, déjà, après quelques années, mes souvenirs prennent un air fabuleux qui m'étonne.

Furent-elles jamais réelles, ces étranges images que je retrouve quand je ferme les yeux ? Ces filles à la poitrine nue que je rejoignais à la fontaine ; cet enterrement barbare du vieux Ma Thuot qu'on menait au tombeau en jouant du gong ; ces matinées sur la terrasse de la Résidence, où trois Chefs aux bras cerclés d'anneaux rendaient la Justice au milieu d'une assourdissante cohue de

AUX DENTS LIMÉES =====

sauvageonnes aux dents limées, de sorcières mâchant le bétel, de chasseurs armés de lances. Est-ce vrai tout cela ?

Et je regarde, comme si c'était un autre moi-même, cet homme guêtré de cuir, le mousqueton à l'épaule, qu'un ami photographia un matin de la saison sèche, sur les bords du Dak-Lac où, le soir, les éléphants sauvages, les grands buffles et les tigres viennent se désaltérer.

*
* *

J'ai raconté, dans *La Route Mandarine*, mon séjour chez les Moïs et j'ai exprimé la pitié que m'inspirait cette race, mais devant parler de l'Indochine entière, je n'ai pas pu m'étendre comme je l'eusse souhaité et je me suis contenté de décrire certaines scènes plus frappantes, de transcrire quelques lois et quelques chansons, pour tenter de faire aimer ces pauvres êtres que les Annamites ont toujours exploités et que nos

CHEZ LES BEAUTÉS

Administrateurs ne parviendront pas à sauver.

J'aurais cependant voulu me tourner une dernière fois vers eux : je leur dois de si beaux souvenirs !

Que de découvertes n'ai-je pas faites dans cette région restée miraculeusement vierge, dans ce Darlac qui doit à ses montagnes, ses forêts, ses fauves, ses torrents, d'être resté fermé des siècles à toute pénétration.

Plus heureux que Rousseau, j'ai vraiment connu là l'homme de la nature, et je conserve en moi, pour mon seul usage, un repère qui me permet à présent de mesurer ce qu'apportent à l'homme, deux mille ans de civilisation. C'est beaucoup moins grand qu'on ne croit...

Parbleu non, l'homme primitif ne vaut pas mieux que l'homme d'aujourd'hui. Pas plus que la pierre brute n'est plus belle qu'un diamant taillé. Mais comme on reste confondu quand on constate qu'il a fallu tant de religions et tant de lois, tant de morale et tant

AUX DENTS LIMÉES ---

de science, pour gratter si peu de gangue !

Le sauvage — puisque *Moï* veut dire sauvage — ne naît pas naturellement bon, mais naturellement cruel, menteur, paresseux, jaloux, tout ce qu'on nous apprend à maîtriser ou à cacher, et qu'il exhibe ingénûment, comme la peau de son ventre. Le miracle c'est que pour se protéger contre ces instincts, il ait, sans modèle, imaginé les mêmes lois que nous.

Est-ce même un miracle ? Non... La nécessité crée la Justice. Comparez le code d'Hammourabi, le droit romain, les tables de Sinaï, le code Napoléon, tout cela se ressemble : il n'y a pas mille façons d'empêcher les hommes de mal agir. Les Moï m'ont prouvé que nous étions tous de même souche — que « nous mangions le même riz », comme je l'entendis fièrement proclamer à l'un d'eux — et que les êtres les plus arriérés étaient capables d'édicter des sanctions aussi raisonnables que les nôtres.

Alors que les peuples d'Europe

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

hésitent encore à donner aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, ces Rhadés qui vivent à demi-nus ont établi que la femme était la seule maîtresse — chef de famille, chef du foyer — et que tous les biens lui appartenaient. C'est le régime absolu du matriarcat, qu'on chercherait en vain chez les civilisés.

C'est à la femme qu'appartiennent toutes les richesses, les beaux gongs sonores comme des cloches, les écharpes tissées, les éléphants de chasse, les buffles, et ces jarres anciennes qu'on enfouissait dans les marais quand approchaient les tribus ennemies. (C'est à la femme aussi, il convient de l'ajouter, que revient le fatigant honneur de porter la hotte, tandis que le mari, noblement, se contente de l'arbalète...)

Les Moïs n'ont pas d'écriture. Quand le Bouddha voulut instruire les peuples, racontent-ils, tous les hommes apportèrent des feuilles de palmier pour y tracer des caractères, les Moïs seuls, qui étaient paresseux, se présentèrent

AUX DENTS LIMÉES =====

les mains vides et se contentèrent, au dernier moment, de ramasser une peau de buffle. Mais la nuit même, les chiens dévorèrent ce papyrus infect et c'est pourquoi les Moïs n'ont jamais appris à écrire.

Pourtant, ces peuplades de chasseurs illettrés se transmettent de génération en génération la plus équitable des lois, et ce ne fut pas ma moindre surprise de constater que les légistes de la forêt avaient tout prévu, les accidents du travail et la concussion, la fraude alimentaire et l'avortement. Le Bidoué, patiemment reconstitué par Léopold Sabatier, résident de France à Banmet-huot, mérite de demeurer comme un monument de justice naturelle.

— Mais pourquoi Bidoué? ai-je souvent demandé à mon hôte. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Je n'en sais rien, m'avouait-il en frottant son binocle, dont les Moïs redoutaient le regard. Il reste ainsi dans les fables, les traditions, les lois que j'ai recueillies, des termes singuliers dont nul

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

ne peut me donner la signification. Alors, je les mets précieusement de côté, comme un objet ancien dont on ignore l'emploi et je les aime pour eux-mêmes.

C'est vrai... Peut-être le Bidoué m'en a-t-il encore plus imposé, derrière son titre mystérieux. Impatient, ému, je notais les sentences que psalmodiait le vieux Ma Ngay, tandis que Sabatier traduisait mot à mot, et je faisais chaque fois une trouvaille.

— *Comme la toile d'araignée, il cache la faute de l'aîné et du cadet, prononçait gravement le juge au torse nu devant qui comparaisait un chef de clan. Il ne parle de rien dans le village, il garde le silence sur les forfaits de ses parents pour qu'ils restent impunis. Mais en ne rendant pas compte au grand chef, en ne parlant pas droit, il fausse la lumière et nuit à l'homme de bien. Alors, il y a affaire contre lui.*

— Mais c'est une loi contre le népotisme, m'émerveillais-je à grands cris. Il faut introduire cela chez nous !

Ma joie touchait Sabatier qui souriait dans sa grosse moustache.

AUX DENTS LIMÉES =====

— Vous pouvez me croire, affirmait-il, c'est le Bidoué tout entier qu'il faudrait adopter...

Et pour me convaincre, il faisait appeler avant son tour un coureur d'aventures qui s'entendait, en un clin d'œil, condamner pour vagabondage.

— *Il est pareil au couteau ébréché, au coupe-coupe dont on ne peut plus se servir,* récitait cette fois Ma Bli, le deuxième juge, frileusement enroulé dans une couverture à bariolages. *Il est comme le cheval échappé, comme le buffle hors du troupeau. Il ne connaît ni père, ni mère, c'est un ignorant que personne n'instruit, un muet qui n'a pas d'ami pour l'entendre. Le pied à l'est, la tête à l'ouest, il court aveuglément, comme le porc sauvage. Il n'a ni riz ni viande à manger, ni tabac pour fumer, ni bétel pour chiquer, et il va de village en village, cherchant les mauvaises histoires, faisant le fou, effrayant les femmes en leur montrant la hideuse chenille du sésame.*

« *Alors il y a affaire contre lui. Tout son corps est coupable. Et il paiera de tout son corps, comme le buffle du sacrifice.* »

CHEZ LES BEAUTÉS

Nous nous tenions, pour rendre la justice, sur l'avancée de la Résidence, sorte de véranda indispensable aux Moïs. La nôtre, couverte d'un large auvent et pourvue d'un escalier, avait un air de chalet suisse, mais chez les indigènes c'est un simple palier de troncs d'arbres, où l'on accède par un gros bambou encoché qu'on retire le soir. Les porcs dorment en bas, les gens couchent en haut, alors, si le tigre survient, il commence par les bêtes.

On peut dire que le meilleur de l'existence du Moï s'écoule sur l'avancée. Les femmes y broient les graines, les hommes y préparent leurs flèches, et quand un riche possesseur de troupeaux veut séduire une fille — la jolie sauvageonne de quinze ans qui vient, par coquetterie, de se faire scier puis noircir les dents — il ne lui parle pas de robes et de bijoux, il lui promet : « Tes pieds ne marcheront plus » c'est-à-dire que, de l'avancée, elle n'aura qu'à enjamber pour s'asseoir dans la banne de l'éléphant.

AUX DENTS LIMÉES ---

Combien d'heures ai-je passées, devant ma petite table de jardin, à suivre les débats que présidait Ma Ngay perclus de rhumatismes, assisté du grimaçant Ma Bliet du bouillant Y Thuop, ce dernier seul vêtu de la veste rhadé à brandebourgs rouges, mais sans rien de plus qu'un torchon pour compléter le costume.

Là, durant des jours, j'ai pu observer les Moïs, et ils ne pensaient guère à moi, quand, repoussés par les miliciens, ils gesticulaient sur l'escalier, beuglant des démentis et hurlant leur bon droit.

Le Moï ne ressemble en rien aux Annamites ni aux Cambodgiens, ses plus proches voisins. Aucun caractère ethnique commun. C'est une race à part, et, seuls, des bouleversements terrestres ou des migrations préhistoriques peuvent expliquer pourquoi ces hommes sont du même type que les indigènes de Malaisie.

Pendant des siècles, leurs maîtres d'Annam n'eurent qu'une idée, anéantir

CHEZ LES BEAUTÉS

leur race, et ayant pour eux la supériorité du nombre et des armes, ils y seraient parvenus si ces primitifs n'avaient résisté de tout leur courage, se réfugiant toujours plus loin dans la forêt.

Au début de l'occupation française, cela ne changea guère. « Tribus sauvages » nota-t-on sur les cartes. Seuls s'intéressaient à ces nomades les risquentout qui ne craignaient pas de s'enfoncer vers l'Ouest, les Maître, les Pavie, les Guénot, et ces Missionnaires du Kontum, installés dans la jungle un quart de siècle avant le premier militaire. N'ayant plus le droit de massacrer les Moïs, les Annamites, désormais, se contentèrent de les exploiter dans des échanges où le chasseur naïf était toujours dupé. C'était déjà une amélioration.

Puis, la prospérité s'étant, du fait de la guerre, répandue sur l'Indochine, et la brousse commençant à reculer devant les hévéas, on a vu arriver des touristes, puis des colons en quête de concessions, des envoyés de riches sociétés, des

AUX DENTS LIMÉES

agents des Travaux Publics : la civilisation pénétrait chez les Moïs.

— Un bienfait ! crient les uns.

Oui, je le crois...

— Leur mort ! jurent les autres.

Çà, je le crains...

Les faits sont là. Partout où l'on a colonisé les provinces moïs, leur population a diminué de moitié. Ils ne peuvent s'adapter : l'écart est trop grand. Vouloir du jour au lendemain mêler ces primitifs à notre vie, c'est décréter leur disparition. On ne peut pas prendre un être qui vit dans la forêt, où il adore le Génie des Eaux, pour en faire brusquement un contribuable. Il faut lui laisser le temps d'évoluer. Commencer par l'école, qui formera une génération nouvelle. N'accorder des concessions que progressivement et sous notre contrôle.

C'était le projet — ou plutôt le rêve — de ce généreux Sabatier qui, tant qu'on le laissa à la tête du Darlac, défendit sa province contre l'invasion.

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

Sans crédits, il avait fondé un hôpital, creusé des routes, posé le télégraphe, ouvert une école. Il avait pris ces gamins sauvages, tireurs d'arbalète et gardiens de buffles, et leur avait appris à lire, établissant lui-même la grammaire d'une langue qui n'avait jamais été que parlée. A ses yeux, les Rhadés étaient de grands enfants qu'il fallait guider et gronder. Il avait une grande ambition : établir dans le Sud Annam une réserve humaine, de même qu'on a délimité des réserves de chasse où il est interdit de massacrer les fauves.

Mais cette conception ne pouvait tenir contre la coalition des appétits et, Sabatier éloigné brutalement de Ban-methuot, il ne devait plus rien subsister de l'antique Darlac, que cinquante mille coolies livrés aux rabatteurs.

Grâce à la France, les Moïs n'avaient plus à redouter les incursions de ces marchands d'esclaves dont les bandes armées s'abattaient un soir sur le village, incendiant les cases, massacrant les guerriers et s'en retournant avec une

AUX DENTS LIMÉES ---

file ligotée de femmes et de gamins qu'ils revendaient comme des porcs, mais ils allaient devenir la proie des grandes entreprises qui, poussées par le besoin de main-d'œuvre, les extermineraient sous le travail et l'alcool. A peine arrachés à la barbarie, on les jetait au progrès.

Ils méritaient pourtant un autre sort, ces Rhadés et ces M'nongs que j'étudiais aux audiences de notre tribunal en plein vent. J'étais le seul blanc au milieu d'eux, et j'avais l'impression que c'était moi qu'on jugeait.

Je les voyais arriver en file indienne — l'habitude de la marche en forêt — et déposer sagement leurs lances et leur coupe-coupe devant la guérite. Certains s'attardaient sur la place pour regarder manœuvrer les miliciens mois, fiers de porter des vestes de toile et des molletières qui les gênaient. Puis, après avoir tiré quelques bouffées de leur petite pipe vite fumée, ils grimpaient curieusement pour voir condamner quelque incendiaire qu'on amenait la cangue au cou.

==== CHEZ LES BEAUTÉS

L'avancée était bientôt trop petite, avec ces bandes de témoins que traîne chaque plaideur, et ils s'asseyaient jusque dans mes jambes, contre ma chaise, sous ma table. Cela sentait l'huile et la bête.

— Ecoutez, un abandon de serviteur ! me signalait Sabatier.

Alors tout en écrivant, je me demandais depuis combien de lustres notre propre code a pensé à protéger les domestiques.

« Les serviteurs et les cornacs étaient en bonne santé quand le maître est parti pour un autre village. Mais le ciel portait en lui la variole et le piang, et le mauvais génie atteint le serviteur. Alors le maître le délaisse, ses regards s'en détournent. Il a peur de contracter le mal, et sans se soucier de rien, au lieu de ramener le serviteur au village, il l'abandonne dans la maison d'autrui. Ainsi il est coupable et il y a affaire contre lui ».

Certes, mon hôte avait raison d'admirer ces justiciers barbares et de donner sans cesse le Bidoué en exemple. J'ai vu condamner sur l'avancée des escrocs et des diffamateurs, des ivrognes

AUX DENTS LIMÉES ---

et des adultères, et un tribunal correctionnel n'aurait pas trouvé grand' chose à reprendre, tout au plus à convertir en francs les poulets du sacrifice et les porcs d'amende. La loi sur les récidivistes n'est-elle pas un modèle ?

« Il a déjà dit qu'il resterait tranquille, il a promis qu'il ferait bien le travail du chef; ainsi il parle la nuit d'une manière et le jour d'une autre. Sitôt le dos tourné à une affaire, il en cherche une nouvelle. »

« A peine son entrave détachée, il fuit en hâte; sitôt la cangue défaite, il se sauve et se cache dans les hautes herbes. Les promesses qu'il a faites au chef, il les oublie. »

« Le bambou droit fléchit à nouveau, le foyer qu'on avait placé est encore déplacé, il va comme autrefois vagabonder dans les villages. »

« La bouche bien droite est maintenant bouche de travers, le bracelet qu'on avait fermé est rouvert. »

« Il fuit pour toujours, disparaît dans le silence, pour ne pas faire le travail promis au chef. »

« Ainsi il y a affaire contre lui ». »

CHEZ LES BEAUTÉS

Sabatier, qui avait l'habitude, s'intéressait moins que moi aux débats et semblait même ne pas entendre, cependant, je le voyais parfois sursauter et rejeter le courrier qu'il préparait pour Hué.

— Mais ils sont fous ! s'écriait-il. Voilà-t-il pas qu'ils veulent flanquer dix ans de prison à un idiot qui a fait l'amour avec la femme de son voisin !

Alors il s'en mêlait, et ramenait la condamnation à notre évaluation d'occidentaux, qui, après tout, n'était peut-être pas la bonne. La justice, cela commence par le talion et quand, après des millénaires, on est parvenu à l'indulgence, on se croit civilisé...

Leur loi de peuple rude ne sacrifiait pourtant pas les faibles. Je l'ai dit, le Bidoué protège d'abord la mère.

Sauf certaines rouées dont mes trois juges flairaient vite les ruses, les femmes avaient toujours gain de cause. Un gardien de buffles, un chasseur, un chef même avait-il contracté secrètement une union avec une Moïesse, il était

AUX DENTS LIMÉES =====

condamné, et Y Thuop, au regard dur, lui récitait la loi, tandis que le malicieux Ma Bli riait de l'air déconfit du séducteur.

« Sans que personne le sache ici ou là-bas, il est allé vivre chez une femme.

« Au banian, à la source, au figuier, à la tête du village, à celui qui protège ses parents, il n'a pas rendu compte.

« Mari seul, femme seule,

« Tête seule, corps seul,

« Éléphant sans entrave,

« Gong renflé qu'on ne sait où suspendre,

« Il n'a pas fait connaître qu'il avait contracté ce mariage.

« Il enjambe la maison basse, il glisse sous la maison haute (1), il saute le torrent d'eau de pluie, il franchit le ruisseau d'eau bourbeuse, il dépasse le grand chef.

« Telle est sa faute et il y a affaire contre lui ».

(1) Il se moque du blâme des petits et évite le châtement des grands.

===== CHEZ LES BEAUTÉS

Dans l'adultère, c'était l'homme qui était le plus sévèrement frappé.

« Il pénètre dans la maison pour caresser la femme d'un chef, d'un ami.

« Il cherche un endroit désert dans la brousse et l'y amène. Il construit un abri pour la séduire en cachette.

« Il désentrave l'éléphant, il dépend le gong, il détruit la convention, le contrat passé,

« Il fait grand son pouvoir, il fait sienne la femme du chef,

« Il s'empare de la corne du rhinocéros, de la défense de l'éléphant, il brise le bol de l'impôt, il prend la femme du riche,

« Pour cela il y a affaire contre lui ».

Un mari avait-il abandonné sa femme et ses enfants, la flétrissure tombait vite des lèvres de Ma Ngay.

« Ils ont déjà, lui, la femme et l'enfant, mangé ensemble la courgette et le riz, leurs pieds ont été aspergés de l'eau du sacrifice mêlée de sang.

« Les objets montant de la dot ont été remis. Le porc a été mangé, l'alcool a été bu.

AUX DENTS LIMÉES ---

« Les grands et les petits sacrifices ont été faits à la grand'tante, à la sœur aînée, et à celle qui a engendré.

« Les éléphants ont été entravés, les gongs suspendus, l'homme et la femme unis par le bracelet.

« Comme un être borné, il avait reçu l'enseignement des aînés, il connaissait la loi et pourtant, il vagabonde, il flâne du nord au sud. Le matin il est dans la maison du père, le soir dans la maison de la mère; il ne nettoie pas la hutte, il ne travaille pas au champ; il ne tend pas les pièges pour nourrir sa femme et ses enfants. Tige de bambou agitée à tous les vents, il transporte sans cesse son foyer de l'est à l'ouest, il erre sans arrêt.

« Il va d'une maison à l'autre pour se faire donner des vivres, du riz cuit; il vient s'étendre ici, va boire là-bas.

« Il vit ainsi d'un bout de l'année à l'autre, du jour à la nuit. Il convoite la fleur jaune qu'il aperçoit dans le taillis, puis la fleur rouge qu'il découvre dans les hautes herbes. Il désire toutes les femmes qu'il rencontre.

CHEZ LES BEAUTÉS

A la fleur odorante, il préfère l'écheveau de perles, à sa femme il préfère l'inconnue qui passe.

« Ce n'est qu'un coureur d'aventures, un vagabond; il cherche dans la forêt des endroits cachés où faire le mari avec la femme des autres. Il s'assied sur le billot de bois comme s'il était de la famille.

« Son ancienne femme il ne la regarde plus de côté ni de face.

« Il l'a laissée seule sur l'avancée de la maison, il ne pense plus à elle.

« Il l'abandonne comme le ravin dont la source est tarie, comme la souche stérile.

« On le voit s'écarter comme s'il avait peur du tigre, faire des circuits comme le sanglier; il craint qu'on ne l'aperçoive de loin.

« C'est pourquoi il rentre enfin au gîte, il retourne en arrière, au village, à la maison; il consent à payer la valeur du corps, l'indemnité reçue au mariage. Il veut ouvrir le bracelet de l'accord. Il retire l'entrave de l'éléphant, le cheval veut aller vivre dans un autre pays.

« Mais l'eau a déjà débordé, la gerbe de

AUX DENTS LIMÉES =====

paillotte a été liée, la convention avait été passée entre sa femme et lui.

« Il fera le sacrifice du corps d'un buffle, mais pour la faute commise, son propre corps sera engagé.

Quel code, dites-le-moi, possède d'aussi séduisantes sentences. Ces légistes moïs étaient des poètes, et les poètes dictaient la loi...

Un jour pour faire un compliment, j'ai dit à ce faraud d'Y Thuop, que si le Bidoué défendait ainsi les femmes, c'était par galanterie, les moïesses du Darlac étant les plus jolies des créatures. Mais quand Sabatier eut traduit, Y Thuop partit à rire, se mit à gambader, laissa tomber de lourdes tapes sur l'épaule de Ma Bli qui partageait sa joie, et le résident me transmit posément :

— Il ne vous croit pas. Il sait que les moïesses ne sont pas belles.

J'avais précisément à mes pieds une des danseuses de Banmethuot, dure

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

poitrine, regard de buffle, bouche noir-cie. Ma foi, je n'ai pas eu la force de démentir... Et c'est ce matin là que j'ai entendu pour la première fois cette fable savoureuse que répètent toutes les tribus moïs, des Sedangs de la jungle aux Mnongs Rlams des Marais.

Aux origines du monde, les Moïs vivaient au centre de la terre, ou bien sur l'autre face, et ils étaient très malheureux. Or, un jour qu'il s'était glissé dans un terrier à la poursuite d'un hérisson, un chasseur Rhadé déboucha de l'autre côté du monde, en plein cœur du Darlac, où le riz pousse dru et où de merveilleux poissons frétille dans les ruisseaux. Ebloui de sa découverte, il courut vite chercher ses compagnons restés au village, et toute la tribu s'engagea sur ses traces. Mais tandis que ces bons Moïs et leurs épouses s'introduisaient dans leur nouveau pays, les plus jolies moïesses s'attardaient au village, n'en finissant pas de se parer, piquant dans leur coiffure des « enfants de chignon », choisissant leurs plus riches

AUX DENTS LIMÉES ---

ceintures et leurs plus beaux colliers, si bien que lorsqu'elles voulurent à leur tour s'engager dans l'orifice, elles le trouvèrent bouché par un buffle à deux têtes que ses énormes cornes empêchaient d'avancer.

Seules, les laides avaient eu le temps de franchir le passage, et c'est pourquoi, au pays moi, les filles sont moins belles que les garçons.

L'histoire finie, comme ils riaient tous, j'ai désigné la danseuse accroupie devant moi, et j'ai proclamé, voulant les flatter :

— Non. Pas celle-ci !

Mais le Résident n'a pas traduit...

*
* *

II.

EN MARGE D'ATALA

II

En Marge d'Atala

On le sait, l'amour rend aveugle. L'homme se trompe dès qu'il parle de ce qu'il aime, et rien ne rend plus injuste qu'une grande passion. Or, j'ai été pris d'une telle pitié pour cette pauvre race moï, qu'il a dû m'arriver, et qu'il m'arrive encore, en parlant des tribus des Terres Rouges, de perdre toute mesure et de rendre le monde entier responsable du triste sort de ces peuplades.

N'osant pas m'en prendre à Dieu, ce sont les hommes que j'accuse, et, tel Rousseau dans sa fameuse réponse à l'Académie de Dijon, je prends partie contre le progrès et j'anathématise la civilisation.

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

A vrai dire, c'est facile. J'ai beau me dissimuler derrière Jean-Jacques, ni lui, ni moi n'avons raison lorsque nous célébrons l'innocente barbarie des ancêtres.

Ce n'est pas parce que le présent est incapable de réaliser notre idéal de justice que nous devons nous réfugier dans le passé. L'âge d'or n'est qu'une invention de poète, et le favorisé que je suis est mal venu, quand il descend d'auto ou débouche son thermos, de réclamer pour autrui les bienfaits de la sauvagerie.

Tout cela, je le sais, et je n'ai qu'à écouter un instant ma raison, pour me gratter la tête d'un air penaud. Mais dans les querelles continuelles qui opposent mon cœur et mon esprit, c'est toujours le cœur qui l'emporte. J'observe, je m'afflige, je me fâche... Et alors, foin de la logique : je commence à jeter des cailloux.

Si au cours de nos randonnées avec Sabatier, nous avons trouvé une solution au problème moi, j'aurais

AUX DENTS LIMÉES ---

apporté un projet, et non pas des critiques. Malheureusement, il n'est du pouvoir de personne d'empêcher le heurt de deux races dissemblables, que ne sépare plus qu'une frontière de futaies et rien n'empêchera le pot de terre moiï d'être brisé dans le choc.

La race moiï ne sera pas assimilée, elle sera rayée du monde, comme la race Cham, dont les tours de brique parsèment encore le Sud Annam, suprême témoignage d'un passé glorieux.

Un jour que M. Sylvain Lévy traversait une de ces tribus condamnées, un ancien déclara au savant : « Nous sommes restés un peu idiots ». Cet aveu peut faire rire, moi, cela me serre le cœur. En effet, notre civilisation mécanique ne cherche pas de compromis avec les idiots : elle les écrase.

De bons apôtres ont voulu me démontrer que les Moïs avaient tout à gagner de notre installation dans la jungle. De même qu'on console une femme nerveuse en lui tapotant dans les mains et en lui assurant : « Ça n'est

==== *CHEZ LES BEAUTÉS*

rien, ça s'arrangera », ils m'ont affirmé que j'avais tort de prendre les événements au tragique et que mes protégés évolueraient aussi vite que les nhaqués de la rizière. Eh bien, rien n'est plus faux. Les Annamites étaient des civilisés, les Moïs sont des primitifs. On ne compare pas une population qui commente depuis des siècles Confucius et Lao Tseu, à des hordes qui révèrent le dieu Rhinocéros et célèbrent les rites avec des crottes d'éléphants.

— Que peut-on faire de ces gaillards là ? demandera le colon nouveau venu.

— Rien, devra avouer l'administrateur. Des coolies...

Il fallait les pouvoirs absolus de Sabatier et son inlassable patience pour entreprendre l'éducation de ces barbares.

La preuve qu'ils sont perfectibles, c'est qu'en quelques années, ce Résident était parvenu à former des maîtres d'écoles, des infirmiers, des arpenteurs, des réparateurs de lignes télégraphiques,

AUX DENTS LIMÉES ---

des conducteurs d'auto et même deux électriciens qui faisaient des sacrifices quand il y avait des ratés et aspergeaient la dynamo avec du sang de poulet après l'avoir graissée. Mais c'était moins de l'enseignement que du dressage. Il ne s'agit plus maintenant de dégrossir quelques individus plus éveillés que les autres, mais de régénérer un peuple entier. L'expansion coloniale n'a pas prévu cela dans son programme...

Physiquement, car il a toujours vécu dans la paresse, moralement, car son ignorance est complète, le Moï est incapable de se plier aux exigences de la vie moderne.

Il travaillera pour payer l'impôt et s'acheter du choum-choum. Les plus astucieux se feront miliciens, comme il y a des siècles, quand les seigneurs cochinchinois les engageaient comme mercenaires, et en quelques générations leur race sera absorbée, dissoute...

CHEZ LES BEAUTÉS

Allons, bon. Une fois encore, je viens de me laisser entraîner : Est-ce d'avoir ouvert le tiroir où j'entasse pêle-mêle mes photos de voyage et rêvé un instant sur ces images où je revois mes grands Rhadés s'en allant à la chasse, l'arbalète sur l'épaule et le carquois aux reins ? Je m'étais pourtant juré d'être raisonnable.

Avouons-le, l'existence de ces Moïs est, à notre époque une gageure. Incendier un coin de forêt (au risque de dévaster toute la région si le vent tourne) pour y aménager un *ray* où piquer le riz de montagne, et, l'année suivante, mettre le feu un peu plus loin, de façon à laisser aux bois le temps de repousser, ce qui permet de faire une récolte tous les trente ans au lieu de deux récoltes par an comme dans le Delta, on ne peut pas soutenir que ce procédé de culture soit rationnel.

Il faudrait également beaucoup d'aveuglement ou de mauvaise foi pour prétendre que le sauvage a plus d'avantage à s'adresser au sorcier qu'au médecin européen lorsqu'il grelotte de

fièvre. J'ai vu opérer ces *Be Gios* qui traitent la variole en faisant tinter des grelots au chevet des malades : je ne crois pas qu'ils en guérissent souvent.

Sans faire le moins du monde l'apologie du militarisme colonial, on peut également estimer qu'il est moins pénible d'être rudoyé par un adjudant rengagé que battu, vendu, égorgé par les marchands d'esclaves, ou les chefs ennemis. Or, avant l'arrivée des Français, c'était le sort des Moïs. Et les envahisseurs annamites, lorsqu'ils enlevaient un village cambodgien, enterraient leurs ennemis vivants en ne laissant dépasser que la tête pour faire du feu autour. On conviendra que la botte de l'adjudant peut être considérée comme un moindre mal.

De même, je ne garantis pas que l'homme soit plus heureux nu que vêtu, ignorant qu'instruit, et qu'il vaille mieux dans sa pureté originelle que gâté par nos institutions.

En un mot, je ne prétends aucunement,

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

comme mon cher et détesté Jean-Jacques, que le progrès corrompt les mœurs au lieu de les épurer.

Mais, jugeant précisément avec ma supériorité de civilisé, je me sens accablé lorsque je vois la civilisation représentée par ce qu'elle a de moins noble, l'appât du gain, s'emparer d'une région vierge, où l'on appliquera d'excellents règlements pour préserver le gros gibier et rien d'efficace pour défendre les hommes.

Ceci n'est pas un effet littéraire, mais une affirmation que nul ne peut contester. On dira au chasseur : « Avec votre permis, vous n'avez le droit de tuer qu'un éléphant, un gaure et deux buffles » mais personne n'a le pouvoir de dire à une riche compagnie : « La mortalité dans votre concession a dépassé trente pour cent, nous vous dépossédons au nom de l'humanité ».

C'est pour cela que je m'indigne. Et s'il m'arrive d'aller trop loin, c'est que mon cœur, une fois de plus, l'a emporté dans le débat.

Un jour, dans la province du Lang-biang, un Moï surpris en flagrant délit d'adultère fut condamné par le juge français à vingt piastres d'amende.

— Comment, s'indigna-t-il, le mari n'a payé sa femme que dix piastres et il l'a tout le temps, tandis que moi, j'en paierai vingt pour ne l'avoir qu'en me cachant ? Je ne veux pas !

La colère de cet ingénu m'a diverti longtemps.

J'imaginai ses réactions chaque fois que ses mœurs se heurteraient aux nôtres. Quand on lui apprendrait, par exemple, que tous les hommes sont libres et égaux, et que pour commencer, il devait rempierrer gratuitement la route, afin de permettre aux automobilistes de passer.

Nos coutumes, nos lois, paraissent si singulières à ces attardés qu'ils n'y croient pas. Ainsi, on leur a bien expliqué, dans les régions soumises, qu'il n'y avait plus d'esclaves, mais des serfs libérés par nos soins s'enfuyaient

pour revenir chez leurs maîtres, par crainte d'être un jour punis de ce qu'ils considéraient comme une évasion.

Il est vrai que si l'Administration a immédiatement mis fin au trafic des esclaves, elle l'a maintenant sous une forme déguisée : l'engagement pour dettes. On dit, pour excuser cette tri-gauderie, qu'on n'a pas d'autre recours contre celui qui ne possède que ses deux bras ; il est néanmoins pénible de voir, sous le protectorat français, des familles entières mises en gage et un odieux marché s'établir, suivant lequel un gamin de douze ans se rachète cinq bufflons, quand le père est en état de payer.

Cela constitue malgré tout un progrès, puisque avant notre occupation l'engagé ne pouvait en aucun cas se libérer, ni libérer les siens, le travail étant considéré comme représentant uniquement l'intérêt de la dette ; d'autre part, il faut reconnaître que les engagés sont généralement bien traités et que nos règlements ont encore amendé les usages

indigènes ; mais il n'en reste pas moins que le débiteur insolvable, si l'on peut appliquer notre vocabulaire à ces va-tout-nus, est obligé de livrer sa femme et ses enfants, que des chefs de village peuvent faire le trafic des orphelins, que si une mère engagée meurt avant de s'être acquittée, ses petits resteront engagés pour payer à leur tour, et tout cela devrait nous rendre plus modestes lorsque nous célébrons notre tâche de civilisateurs.

— Il y a tant à faire, me disait, à Dalat, un autre administrateur ami des Moïs, mais qui, contrairement au Résident de Banmethuot, était partisan de la pénétration immédiate. Soumettre un pays, c'est facile. Le plus long, c'est de le rapprocher de nous.

Rien n'est plus vrai. Et le voyageur qui raisonne en arrive tristement à conclure que tout le pittoresque qui nous enchante devra disparaître, pour permettre aux deux races de se comprendre. C'est comme un axiome qui régit la civilisation : pas de progrès sans chapeau melon.

CHEZ LES BEAUTÉS

C'est certain, le rapprochement se fera. Les barrières tomberont une à une entre le colonisateur et le colonisé. Pourtant, comme je plains le voyageur qui, dans vingt ans, rencontrera sur les routes asphaltées, les petits-fils de Ma Ngay coiffés d'une casquette et conduisant un autocar !

On a beau s'en défendre et ne vouloir s'émerveiller que de l'apparition du modernisme dans le vieux monde, ce que nous aimons le plus, dans ces lointains pays, c'est ce qu'ils gardent d'archaïque, de singulier. Ce que nous recherchons, c'est la surprise. Où pourrait-on en éprouver plus que sur ces hauts plateaux ?

Dans la forêt, avec les chasseurs d'éléphants, sur les bords du Dak Lac, où l'on trouve des pirogues creusées dans les troncs d'arbres, à Bandon, où j'étais reçu par le vieux Khunjonob, qui porte une veste depuis qu'il a reçu la Légion d'Honneur, afin de pouvoir accrocher sa croix, aux marais de

Bantour, où je me promenais, bras-dessus, bras-dessous, avec la reine Pomaré, dont les oreilles, étirées par des bobines d'ivoire, pendent jusqu'aux épaules, en tout lieu, je faisais des découvertes, et je n'en finissais pas de harceler Sabatier de mes « Pourquoi ».

De la façon de manger, à la façon de mourir, tout était pour moi un objet d'étonnement. Ainsi savez-vous comment les Moïs rétribuent leurs médecins? Je l'ai appris dans la case d'un malheureux cornac qui geignait sur sa couche, atteint je crois d'une pleurésie. Quand le *Be Gio*, tout arrive, guérit le malade, ou, plus exactement, quand sa venue coïncide avec la guérison, on lui donne un buffle en paiement. Rien de plus normal. Mais si le malade meurt, c'est le sorcier qui doit offrir à la famille un turban, une ceinture, un bracelet, qu'on placera dans le cercueil. Je suis persuadé que sans cette précaution, les Moïs mourraient encore plus tôt.

Le *Be Gio* que je vis ce jour là penché sur le grabat avait d'ailleurs une étrange

façon de traiter les maladies de poitrine. Il ne s'embarrassait pas d'auscultations et ignorait même la vertu des simples. Comme jadis les aruspices, il lui suffisait d'observer le poulet qu'il saignait en débitant ses patenôtres : si les pattes gardaient la position ordinaire, le mal était bénin, si les doigts se recroquevillaient, c'était grave, et si la langue de la volaille se tenait droite c'était la mort. Quand nous aurions le dos tourné, il cracherait une pierre en déclarant que le mal s'en allait : à la nature de se charger du reste.

Rendre la justice n'était pas plus compliqué. Si certaines tribus d'élite, comme les Jaraïs et les Rhadés, ont leur code, beaucoup en sont restées au jugement de Dieu. Quand deux plaideurs Churus, gens de la montagne, ne peuvent se mettre d'accord, le juge jette sa bague dans l'eau bouillante : celui qui la retirera aura gain de cause. Certaines épreuves sont moins pénibles et trouveraient, même en Europe, des plaignants bénévoles : on fait boire à

AUX DENTS LIMÉES ---

chacune des parties une jarre d'alcool et le premier qui vomit a tort. S'il s'agit d'un sorcier — car les *Tias* sont souvent accusés de jeter des sorts — l'épreuve est plus sévère : on lui garnit la main droite de feuilles d'aubergines, et l'on y verse du plomb fondu : si le plomb traverse, le sorcier est coupable.

Par comparaison, mes Rhadés me paraissaient raffinés.

— Mais pourquoi se liment-ils ainsi les dents et noircissent-ils leurs chicots ? m'étonnais-je encore.

— Pour ne pas avoir une mâchoire de chien, m'apprenait Sabatier.

— ... Et pourquoi ce *Ra Mak* (1) porte-t-il cet énorme fagot au lieu de le traîner ?

— Par superstition. Parce qu'il serait traîné par le tigre comme du bois mort...

— Merci... Mais dites-moi, comment se fait-il que leurs charrettes grincent si fort ? Au petit jour elles m'ont réveillé.

(1) Homme de corvée des chasseurs d'éléphant.

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

— C'est exprès. Le voleur seul graissera ses roues pour qu'on ne l'entende pas venir. Mais l'honnête étranger prendra soin de chanter à tue tête en entrant dans le village, pour qu'on sache bien que ses intentions sont pures.

— Comme c'est intéressant... Et cet espèce de cidre, comment le font-ils ? Encore avec du riz fermenté ?

— Non. Avec des bananes et de la fleur de thé.

Ce curieux homme savait tout, et jamais il ne lui est arrivé de laisser une question sans réponse. Attaché à ses pas, je parcourais, ébahi, une terre romanesque, où tout se fait à l'inverse du monde civilisé. J'étais comme René chez les Natchez, avec peut-être moins de candeur, et bien souvent, à la fontaine ou sur l'avancée des maisons, j'ai cherché à surprendre une œillade de Céluta. Hélas, les filles de chef n'aimaient pas mes dents blanches, et je m'habituais mal à leur sourire laqué.

Ce qui me séduisait, c'était de découvrir de l'humanité vierge, toute fraîche,

AUX DENTS LIMÉES ---

toute crue. Un siècle plus tôt, sur les bords du Meschacébé, n'aurais-je pas rencontré des Peaux-Rouges tout pareils ? Certes, le vieux Ma Ngay, malgré sa rude sagesse, Khunjonob, en dépit de sa croix, feraient de pauvres Chactas et mes Moïesses aux seins libres auraient bien ri des pudeurs d'Atala, mais ne cachaient-ils pas les mêmes âmes, peureuses et cruelles ?

Les Natchez devaient avoir les superstitions de ceux-ci, et la petite épouse qui, près de moi, berçait son enfant en larmes, aurait pu, aux pieds du vicomte, murmurer la même chanson :

— Esprit de ma mère, si tu animes ce petit corps, cesse de le faire pleurer...

Souvent, le soir, sous la véranda, je m'amusais à ces rapprochements, et bientôt, dans la ronde féérique des lucioles, je croyais voir paraître M. de Chateaubriand lui-même, très romantique, cheveux au vent, tel qu'on l'admire sur le portrait fameux de Girodet. Mes sauvages, je le crains, devaient lui sembler bien frustes.

CHEZ LES BEAUTÉS

— Vous voyez, Maître, le temps a tout abimé, même la barbarie...

Mais c'était par pure dévotion, pour lui faire ma cour, que je lui tenais ce langage. Au plus profond de moi-même, le Blanc, le civilisé, admirait la tâche acharnée des siens.

Je le sais, parbleu, c'est l'affreuse machine à niveler le monde qu'ils traînent derrière eux, et après les pionniers viendront les exploiters.

N'en faut-il pas moins tirer son chapeau à ces aventuriers sans gloire, — petits fonctionnaires, colons, missionnaires, officiers — qui sacrifient obscurément une existence pour conquérir des terres inconnues ?

Je les ai vus à l'œuvre, ces chercheurs de route, et depuis, quand j'ouvre une carte, ce n'est plus le mystère des étendues impénétrées qui m'attire, c'est ce trait mince qui serpente et paraît s'égarer.

Un chemin, un pauvre chemin, sait-on ce que cela coûte de sueur et de

AUX DENTS LIMÉES =====

sang ? Rien que pour le trouver, il a fallu peiner des mois. Plonger dans la forêt sans rien savoir, à la boussole, avancer pied à pied, en taillant au coupe-coupe, grimper aux arbres pour dominer ce mur infranchissable de lianes emmêlées et de taillis épineux, patauger dans des marais où les sangsues se collent à vous par grappes, puis, après des journées d'efforts, tomber sur un ravin qui barre le passage et fourbu, tremblant de fièvre, revenir sur ses pas.

Le tracé découvert, ce n'est pas fini : il faut piqueter. Comme matériel, une mire, un niveau, une chaîne : cela suffit. Pas d'aides : des coolies. Et juché sur son éléphant on repart sur la piste.

En terrain nu, cela peut aller : un pieu tous les vingt mètres, deux kilomètres par jour. Mais en forêt, dans la montagne, c'est un travail à l'aveuglette, entouré de broussailles, le niveau collimateur jamais d'aplomb sur son trépied, et à raison d'un piquet par cinq mètres, on en a planté trente au bout de la journée.

===== CHEZ LES BEAUTÉS

Heureusement encore que l'éléphant est là.

— *Trut!* commande le cornac.

Et la lourde bête, posant son front sur le tronc d'arbre, le dérachine par de lentes poussées.

Du haut des feuilles pleuvent les fourmis rouges : prenez garde, secouez-vous ! Plus loin, on retraverse les marais, et le Moï attentif ne doit plus vous quitter, détachant les sangsues d'un coup sec de sa baguette. Tout se ligue contre l'homme : les animaux, les plantes, le sol même d'où s'élèvent de mortelles vapeurs. Ils s'obstinent cependant, fouillant dans ces sous-bois verdâtres où le soleil ne pénètre jamais, trébuchant sur les pentes, barbotant dans la vase, et le soir, au campement, étourdis de fatigue, ils songent qu'ils se sont peut-être trompés, et, reprenant leurs calculs pour la vingtième fois, ils finissent par s'endormir, le front tombé sur cette carte qu'ils n'achèveront peut-être pas.

AUX DENTS LIMÉES =====

Un jour, pourtant, comme ils n'espéraient plus, le succès leur sourit.

— Ay ! (Grand-père), voici ceux que tu cherches, crie un guide, dégringolant d'un arbre.

Le cœur battant on s'élance, on appelle. Oui, ce sont les piqueteurs partis du Nord ! La direction était la bonne... En pleine brousse, les équipes fraternisent, et tandis que les Moïs s'abordent en hurlant, les deux « grands-pères » victorieux débouchent le champagne emporté dans la banne et trinquent à la route nouvelle. Encore une de tracée.

Leur récompense ? Eh bien, c'est cela. Un gobelet de vin tiède à l'ombre d'un banian, un rapport à la Résidence, avec croquis joint, un accusé de réception tapé à la machine. Voilà tout...

Plus tard, ils auront la joie de parcourir en auto ce chemin dont chaque tournant leur rappellera un effort. Arrivés devant un creux de rocher ils se diront :

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

— J'ai pourtant failli claquer là...

Ils se rappelleront les semaines passées au bord de cette rivière, avant d'arriver à suspendre le premier pont de bambous. A l'entrée des villages, ils souriront à leurs guides d'autrefois :

— Je te reconnais, tu es I Nam. Et toi I Blô...

Puis, sur l'avancée, en versant le vermouth, ils conteront l'histoire de leur route au débutant venu pour les remplacer.

— A votre tour, maintenant... Vers le Langbiang. Tout en montagnes. Ce sera dur.

Ils remporteront en France, avec quelques milliers de piastres d'économie et leur petite pension, assez de souvenirs pour occuper leurs dernières années. A moins que la destinée ne leur accorde une fin plus romanesque que la dysenterie amibienne ou un abcès au foie : la mort, fusil au poing, dans le vertige d'une attaque.

— Comment, ils se révoltent encore ?

AUX DENTS LIMÉES ---

m'écriai-je étonné, le matin où Sabatier, au hasard d'une conversation, se mit à dénombrer ses devanciers massacrés par les Moïs. Mais ils paraissent si tranquilles. Regardez ce chef de village, il a l'air d'un bon buffle.

— Je l'ai relâché la semaine dernière, me répondit simplement le Résident. Trois ans de prison pour meurtre...

Nous venions d'arriver, après un dur parcours, au gîte d'étape du Dak Lac, et tout en mangeant un morceau, la boîte de conserves posée entre nous deux sur une marche d'escalier, nous admirions ce vaste horizon d'eau frissonnante et de montagnes.

— Là, vous voyez, poursuivit mon compagnon en me montrant un coin de berge du bout de son couteau, on a repêché le garde principal de la milice dont la pirogue s'était paraît-il retournée. Les Mnongs ne l'aimaient guère. Pas de témoins. Rien à dire...

Tandis qu'il parlait, je l'observais à la dérobée. Nulle émotion ne se lisait sur ses traits. Il mangeait, posément, et

CHEZ LES BEAUTÉS

quand il avait bu au bidon, il essuyait sa grosse moustache d'un revers de main. Pensait-il que son nom pourrait s'ajouter, un jour, à ce martyrologe ? Peut-être... Mais son visage au front têtu n'en laissait rien voir.

Une heure plus tôt, près de la Rivière Femelle, qu'on franchit sur un pont de lianes, nous avons été soudainement entourés par tout un village qui hurlait. Epouvantable apparition : des yeux crevés, des peaux lépreuses, des plaies qui suppuraient. Sabatier avait tout de suite compris, aux œufs qu'ils présentaient dans une manne de riz, que leurs intentions n'étaient pas belliqueuses — il s'agissait comme toujours, d'une affaire de corvées — mais qu'aurions-nous pu faire, si l'un avait saisi sa lance, l'autre tiré sa flèche ? Rien. Pas seulement le temps d'empoigner une arme.

Dans un pays où les blancs sont éloignés de deux cents, trois cents kilomètres les uns des autres, dans une région montagneuse où il faut, en saison des pluies, plusieurs jours, à dos

AUX DENTS LIMÉES ---

d'éléphant, pour atteindre un poste, la surveillance est impossible. Qu'une mutinerie éclate à Banmethuot, que les Mdhurs insoumis attaquent le fortin de Mdrac, on ne le saura que des jours après.

Alors, il arrive que, sans raisons, une tribu se soulève, et le Français qui se trouve sur place expie injustement on ne sait quelles colères. Toujours les meilleurs : ceux qui sont venus pour connaître, pour instruire, pour aider.

En 1901, c'est le garde principal Robert, mort de ses vingt-quatre blessures après l'enlèvement du poste de Psi par les Sedangs. La même année, le capitaine Peyroux est assassiné à Ai-Phay, et deux autres gardes principaux, Henri et Siore, tombent sous les coups des Bolovens. En 1904, c'est Odend'hal, en 1908, le colon Paris, en 1911, deux soldats du Service géographique occupés à dresser la carte. Les miliciens, annamites, cambodgiens ou Moïs, ne sont pas épargnés : en 1912, toute la garnison de Ban Pousra est égorgée par les

===== *CHEZ LES BEAUTÉS*

rebelles, deux ans plus tard, Maître, l'explorateur, est massacré avec ses vingt-deux indigènes. Enfin, pendant la guerre, c'est l'administrateur Truffot, qui disparaît dans une embuscade. Sera-ce le dernier ?

Les résidents qui ne veulent d'autres armes qu'une lancette à vaccin, les missionnaires qui ne se défendent qu'avec leur crucifix, les colons qui n'emportent dans leur poche qu'un couteau de pique-nique arriveront-ils à gagner le cœur de ces Natchez ? Peut-être. Attendons...

Auparavant, il faudra achever la pacification, desserrer l'étau qui menace le Darlac et le Kontum. Au nord, les Sedangs tiennent toujours la brousse, à l'est, les Halakons sont en dissidence depuis la révolte du plateau d'Ankhé, au sud-est, les villages Mdhurs qui massacrèrent Peyroux demeurent insoumis, au sud-ouest les rebelles Ruongs sont réfugiés dans la forêt clairière, au Sud, enfin, c'est le pays des Stiengs, où jamais un Européen n'a pu mettre le pied.

AUX DENTS LIMÉES ---

Comme on ne songe heureusement pas à lancer des colonnes, avec avions et chars d'assaut, pour civiliser ces barbares à coups de bombe, on devra laisser partir d'autres Odend'hal, d'autres Peyroux, d'autres Maître, qui s'en iront, comme ceux-là, avec leur mire et leur niveau, leurs boîtes d'ampoules et leurs comprimés pour jouer leur chance dans la brousse.

S'ils ne reviennent pas, deux lignes dans le journal. S'ils reviennent, peut-être un bout de ruban. Mais quelques centimètres de plus sur la carte du monde.

La vie de ces pionniers, qui la connaît ? Leur sacrifice, qui s'en soucie ?

Il y a pourtant certains noms qui mériteraient de n'être pas oubliés. C'est pourquoi je veux raconter la mort de Maître.

III.

L'EXPLORATEUR
QUI CHERCHAIT
DES CHANSONS

III

L'explorateur qui cherchait des Chansons

— Il était très grand, m'ont dit les coloniaux qui l'ont connu. Quand ses miliciens l'entouraient, tous choisis parmi les plus forts, il dépassait encore leur escorte d'une tête.

Mais ce pacifique coureur de brousse qui avait installé sa maison sur le dos d'un éléphant — son matériel topographique d'un côté de la banne, ses livres et ses vivres de l'autre — ne songeait pas à profiter du prestige que lui conférait sa taille pour se faire sacrer Roi des Moïs, comme autrefois Marie de Mayréna. S'il parcourait avec passion ces régions encore insoumises, ce n'était pas non plus dans l'espoir d'y découvrir des

===== *CHEZ LES BEAUTÉS*

gisements d'or ou, comme les Missionnaires du Kontum, avec l'idée de gagner ces idolâtres à la foi ; ce qu'il cherchait inlassablement, de la frontière de Cochinchine au plateau des Bolovens, ce n'était qu'une provende de poète : des légendes et des chansons.

Sans doute, il accomplissait aussi consciencieusement qu'un autre sa tâche de fonctionnaire explorateur, traçant des routes, rendant la justice, traquant les marchands d'esclaves et levant l'impôt, mais ce qui l'attirait toujours plus loin dans ses randonnées, c'était la joie de recueillir de la bouche des anciens les fables merveilleuses que se transmettent, depuis le fond des âges, des générations de chasseurs et de pâtres qu'aucune civilisation n'a gâtés.

Le soir, à l'étape, après avoir bu à la jarre, en signe de bienvenue, il s'asseyait sur l'avancée de la hutte et faisait venir les conteurs : il ne souhaitait pas d'autre plaisir.

Exploits guerriers, drames d'amour, ces récits ne varient guère : on croirait

AUX DENTS LIMÉES ---

retrouver, à mille ans de distance et adaptées à d'autres mœurs, nos antiques chansons de geste. Mais, cette fois, on ne les exhume pas de la poussière des archives, on ne les a pas déchiffrées à la loupe, on n'a pas à se garder des interpolateurs, ni à comparer les versions de copistes ignorants. C'est à l'arbre même qu'on les cueille, on découvre un filon qui vient du bout du monde, on boit le poème à sa source.

Autour de l'explorateur, les sauvages formaient le cercle, appuyés sur leur lance, ou bien accroupis coude à coude, et crachant le jus rouge du betel entre les troncs disjoints. Les femmes avaient tiré leurs pipes, qu'elles portent comme des aiguilles, fichées dans leur chignon, les enfants qui grouillaient au-dessous avec les cochons noirs, grimpaient à leur tour, en se cramponnant au bambou à encoches, et toute la tribu captivée écoutait le vieil aède qui psalmodiait le poème aux mille épisodes, semblant battre la mesure de son bras maigre cerclé de cuivre.

Que de soirées passées ainsi !

CHEZ LES BEAUTÉS

Nuits irritantes de la saison sèche, quand le vent brûlant crépite dans les palmes et qu'un orage jamais crevé vous tord douloureusement les membres, nuits frissonnantes de la saison des pluies, quand le ciel s'ouvre en cataractes et que les torrents furieux coupent les routes et emportent les ponts, nuits tragiques de mars, quand on brûle les forêts et que des aubes d'incendie se lèvent à l'horizon, délicieuses nuits de printemps, bruissantes de chants d'insectes, et toutes parfumées de ces ondées légères qu'on appelle là-bas le crachat des cigales.

Le broussard étendu écoutait et rêvait, les yeux remplis d'étoiles. Dans la forêt voisine, le tigre partait en chasse, poussant son petit cri mauvais. L'éléphant entravé barrissait sans espoir. A l'entrée du village, le veilleur faisait sonner son gong. Une charrette attardée s'annonçait en grinçant. C'est cela le bonheur pour un poète errant...

En quelques années, Maître avait réuni les éléments d'un premier livre,

AUX DENTS LIMÉES ---

Les Jungles moïs, qui reste le meilleur ouvrage consacré à ce pays, mais il n'était pas encore satisfait et voulait sauver tout le folklore de cette race ignorée.

Ce n'était pas une courte tâche. De tribu en tribu, les coutumes changeaient. Et les légendes, et les croyances et les dieux même.

Au nord, on redoutait les Sadets, le Roi de l'eau et le Roi du feu, à qui l'on venait offrir des buffles blancs et des poulets sans tache; les M'nongs Budang ne craignaient que Ngoet-Ngoal, dieu des éléphants; les Rhadés faisaient leurs pèlerinages au Bang drenh, par où leurs ancêtres sortirent du centre de la terre; les Pnongs sacrifiaient aux crocodiles du Krong-no. Autant de clans, autant de rites. Et Maître ne se lassait pas de questionner ces primitifs, qui ne comprenaient pas toujours eux-mêmes leurs paraboles et restaient interloqués quand on leur demandait le sens de certaines phrases.

CHEZ LES BEAUTÉS

— Le grand'père est curieux se disaient-ils entre eux.

Connaissant son faible, des chefs astucieux convoquaient les conteurs les plus habiles, ceux qui savent l'histoire du partage du monde, quand les Nék'dam, sortant du trou du hérisson, frappèrent le sol du pied, pour en prendre possession, et lorsqu'il avait noté une belle légende Maître ne chicanait plus sur les jours de corvée.

Comme d'autres achetaient des défenses d'éléphant, des cornes de cerf et du bois d'aigle, lui troquait des chansons contre des écheveaux de perles ou des comprimés de quinine. Tout son bien tenait dans un calepin, et c'était encore pour les Moïs un sujet de frayeur que ces petits signes qu'il traçait rapidement sur des feuilles et qui lui permettaient, à plusieurs mois de distance, de rappeler sans se tromper à un sorcier tous les mensonges qu'il avait débités.

Il aurait passé des nuits seul et sans armes, au milieu de ces sauvages.

AUX DENTS LIMÉES ---

— Pas de danger, répétait-il à ses collègues de Cochinchine, qui lui recommandaient d'être prudent.

Il ne se méfiait que d'un rebelle de la tribu des Mnongs Ruongs, nommé Pétranlong, qui faisait de fréquentes incursions dans les régions soumises, incendiait les paillotes, enlevait les esclaves et disparaissait dans la brousse dès qu'une colonne était signalée. Ce Pétranlong, qu'on disait fort et brave, était en outre plus subtil que les autres. Il ne craignait pas de s'aventurer dans les villages cambodgiens les jours de fête ou de marché, et on l'avait même rencontré dans les ports de la côte, où il venait, comme c'est l'usage, acheter son sel. On le signalait partout, on ne le trouvait nulle part. Mais Maître espérait bien le rejoindre un jour et obtenir sa soumission, ou bien le réduire, s'il fallait.

— Tu connais Pétranlong? demandait-il parfois à un chef de village.

— Je ne sais pas qui tu veux dire,

===== *CHEZ LES BEAUTÉS*

répondait invariablement l'homme sans détourner la tête.

Maître n'était pas dupe de ces mines loyales : il connaissait ses Moïs. L'Annamite, qui est intelligent, fuit le regard qui l'interroge, sourit, s'incline, tandis que le Moï ment franchement, en vous regardant droit dans les yeux, comme un buffle. Quand il vous fait toucher son bracelet en signe d'accord, il vous trahit peut-être.

Mais qu'importe, après tout, s'il apporte de belles chansons...

*
* *

Maître, cette année là, était venu passer en France quelques mois de congé. On a des fièvres à soigner, quand on a longtemps vécu dans la jungle, buvant de l'eau croupie et se nourrissant de conserves. Pourtant, à la fin de son séjour, il était impatient de rentrer, de retrouver ses éléphants bâtés, ses miliciens, ses guides et de s'enfoncer une

fois de plus dans la forêt tropicale, vers le Dambour Dambieng, dont le mur de monts bleus domine l'horizon.

— Qu'a-t-il pu se passer en mon absence? se demandait-il à bord du paquebot qui le ramenait en Indochine.

Ce qui s'était passé, on le lui apprit à Saïgon, sur le pont même du navire: la garnison indigène de Ban Pousra, petit poste dont il était l'administrateur avait été massacrée par la tribu de Pétranlong.

Cette fois c'était la guerre déclarée entre le chef moï et lui. Maître résolut de venger ses miliciens.

Un autre aurait aussitôt formé une colonne et se serait lancé à l'aventure, rien que pour rétablir son prestige. Mais Maître savait être patient. Il commença par reprendre langue avec les chefs des tribus soumises, s'assura qu'aucun village n'avait refusé de payer l'impôt, que les sorciers ne prêchaient pas la guerre, puis il résolut de quitter la Délégation de Ban Pousra, pour transférer son poste un peu plus loin,

CHEZ LES BEAUTÉS

au village de Méra, sur le plateau Ruong.

Il voulait étudier sur place le tracé d'une route nouvelle qui permettrait de surveiller les tribus ralliées. Où la route pénètre, il n'y a plus de rebelles. Route, vaccin, impôts, milice, plantations, alcool : c'est à peu près la progression. Et la lancette à vaccin qu'on porte de village en village ne guérit pas seulement la variole : elle tue l'esprit de révolte.

— Encore un *yang*... Encore un génie, doivent penser les Moïs.

Maître reprenait ainsi sagement possession de sa jungle, quand un jour, en revenant de Saïgon où il était allé commander des matériaux pour poursuivre la construction des cases, il apprit par son *đoï* — sergent indigène de la milice — qu'un chef de village, ennemi de Pétranlong, était venu offrir ses services pour marcher contre ce dernier.

— Si le *ay* veut de moi, je suis certain de la capture, avait-il affirmé.

Cela décida Maître. Il fit venir le chef à la délégation, et se mit d'accord avec lui pour l'organisation de la colonne.

— Il faut être un grand nombre lui dit le Moï, car ce Pétranlong est plus mauvais que l'éléphant solitaire, et sa tribu a autant d'hommes qu'un marais a de roseaux.

Maître jugea la tactique raisonnable et promit d'emmener toute sa milice, ne laissant que cinq hommes avec le *doi* pour garder le poste.

— L'affaire est bien ainsi, approuva le chef de village. Je te suivrai avec tous les guerriers de mon clan et tous ceux à qui Pétranlong a enlevé leurs femmes et ravi leurs troupeaux. Mais dépêchons nous, car s'il est prévenu par un traître, il disparaîtra encore une fois dans la forêt.

Pour ne pas lui laisser le temps de s'enfuir ils convinrent alors que l'expédition partirait le lendemain même et ils fixèrent le rassemblement des partisans

===== CHEZ LES BEAUTÉS

à Ban Boudeur, village situé à vingt cinq kilomètres au nord de Méra.

Au petit jour, la colonne quittait le poste — vingt *linhs* cambodgiens ou Rhadés, plus deux cuisiniers annamites et les cornacs — et Maître arrivait au lieu du rendez vous à l'heure où « le soleil est droit au-dessus des têtes », comme disent ces poètes ingénus qui mesurent les journées sur le cadran du ciel.

Connaissant les coutumes, l'explorateur se garda bien de pénétrer dans le village: il installa son camp en dehors de l'enceinte, tentes dressées et les éléphants au piquet. Il croyait que le départ aurait lieu le soir même « à l'heure où le soleil darde la croupe du chevreuil », afin de surprendre Pétranlong au milieu de la nuit, mais le chef du village voulut attendre que tous ses partisans eussent répondu à son appel et cela demanda trois jours, trois jours durant lesquels on vit affluer en longues files silencieuses des centaines de guerriers armés de lances, de sabres et

AUX DENTS LIMÉES =====

d'arbalètes. Il en arrivait par toutes les pistes et Maître finit par s'étonner.

— N'êtes vous pas assez nombreux? demanda-t-il enfin au chef.

— Assez, mais pas trop lui répondit l'autre. Pétranlong a de longues oreilles comme celles des lièvres, qui tournent dans la direction du bruit, et c'est pourquoi ceux qui le poursuivent ne peuvent jamais l'atteindre. Etant une armée nous le cernerons... Maintenant nous allons faire les sacrifices pour rendre les génies favorables.

Il était en effet impossible, Maître le savait, de partir en guerre avant d'avoir égorgé quelques porcs et échangé solennellement les bracelets pour conclure l'accord. Aussi quand le chef le pria d'entrer dans le village pour la fête, s'y prêta-t-il de bonne grâce.

Chants, airs de gong, ripaille de viande, rien n'y manqua, et assis à la place d'honneur, devant la jarre d'alcool, Maître amusé écoutait les récits de son hôte, qui connaissait à lui seul plus de *Khans* que tous les conteurs du Darlac et du Kontum.

--- --- CHEZ LES BEAUTÉS

Vint enfin la consécration des armes.

— Faites un monceau de vos lances, de vos arcs et de vos flèches, ordonna le chef aux guerriers assemblés. Que nul ne garde de quoi égorger un poulet.

Les Moïs obéirent et leurs armes s'entassèrent devant Maître. Comme les partisans étaient à peu près nus, juste vêtus de la longue ceinture qu'ils s'enroulent autour du ventre, ils ne pouvaient rien dissimuler. Pas de supercherie possible.

— A votre tour, commanda alors le Français à ses *linhs*. Posez vos armes là-dessus.

Les indigènes dégainèrent leurs baïonnettes, tendirent leurs fusils, et le monceau d'armes s'éleva jusqu'aux poitrines.

— Tu n'as plus rien sur toi ? demanda le chef soupçonneux.

— Si, mon revolver, avoua Maître.

Et tirant l'arme de son étui, il la jeta sur cet autel barbare.

AUX DENTS LIMÉES ---

A peine avait-il fait le geste que le chef, avançant d'un pas, se plaça entre les armes et lui. Soudain, il n'avait plus le même visage et il hennissait comme un cheval en découvrant ses crocs noircis.

— Tu voulais connaître Pétranlong, rugit-il. Eh bien regarde-moi !

Il se dressait, terrible, un poignard à la main, et avant que Maître eût le temps de se défendre ou seulement de pousser un cri, le rebelle lui avait plongé sa lame en plein cœur.

On ne vit que cela : le grand corps du *Ay* qui s'abattait dans la cohue.

A ce signal, la foule des partisans se ruait sur les *linhs* désarmés, des hommes surgissaient des cases en brandissant leurs lances, d'autres arrachaient leurs sabres du monceau hérissé, des flèches sifflaient dans l'air, et ce fut en un clin d'œil un horrible massacre, une abjecte tuerie, les blessés achevés, les mourants mutilés, leurs cadavres entassés sur les porcs égorgés et les quartiers de buffle.

===== *CHEZ LES BEAUTÉS*

Victimes et meurtriers poussaient de telles clameurs, que deux cornacs restés hors du village avec les éléphants comprirent ce qui se passait.

Epouvantés, ils bondirent sur leurs bêtes et foncèrent dans la brousse, droit au Sud.

Des guerriers encore barbouillés de sang se lancèrent bien à leur poursuite, mais ils ne purent les rejoindre. Ce furent les seuls survivants. En effet, quand on eut partagé le butin et distribué les fusils aux plus habiles, Pétranlong reprit avec ses partisans le chemin de Mera et les cinq derniers miliciens de la garnison furent massacrés ainsi que leur sergent, tandis que les pillards se répandaient dans les pailotes et les quittaient en y mettant le feu.

Une torche dans la jungle : le roman de Maître venait de s'achever.

Il n'en restait plus rien : plus trace de son poste, plus un témoin de sa mort. Ses cahiers même avaient tous disparu,

AUX DENTS LIMÉES

ces gros cahiers remplis de notes et de chansons. Et pour effacer jusqu'au souvenir du drame, un autre drame s'abattit, si terrible celui-là que les autres sous lui ne semblaient plus qu'une ombre : la Guerre...

Maître et ses miliciens furent tués, pense-t-on, le premier août. La nuit même, le câble apportait l'effrayante nouvelle : « Mobilisation générale ».

L'Indochine fut secouée, comme un morceau de France. Et plus personne, de Saïgon à Hanoï, de Pnom Penh à Hué, n'eut le temps de penser à Maître. Le danger était ailleurs.

Pourtant, quelques mois plus tard, on se rendit compte que ce massacre ne pouvait rester impuni, et l'on improvisa une expédition de représailles. Par malheur, la petite colonne tomba dans une embuscade, près de Sré-Chis, et l'administrateur Truffot, qui la commandait resta sur le terrain.

Alors, après cette tentative avortée, on nota sur la carte : « Tribus insoumises » et l'on n'en parla plus...

*
* *

En 1924, parcourant le pays moi, j'ai appris que Pétranlong vivait toujours, honoré comme un chef et craint comme un bandit. Plusieurs fois, on m'avait signalé sa présence dans certains villages de la frontière du Cambodge.

— Comment, me suis-je étonné, on ne le recherche pas ? On ne fait rien pour venger Maître ?

— Pas d'histoires, m'a-t-on répondu.

*
* *

IV.

LE TOMBEAU
DE LA RACE MOÏ

IV

Le Tombeau de la race Moï

Un voyageur heureux doit avoir le hasard avec lui. C'est la providence qui dicte son programme et choisit le temps. Les évènements, pour se produire, attendent sa venue, et les nuages se déchirent quand son paquebot entre au port.

Imaginez au contraire le sort d'un voyageur en butte à la malchance. Quand il débarque, il pleut, les fêtes sont finies, le torrent est à sec, une bise d'hiver a gelé les jardins.

— C'est bien demain qu'a lieu ce fameux pèlerinage?

— Il est remis, Monsieur...

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

Ou bien il se déroulera sous l'averse, les fanatiques vêtus d'imperméables et le grand mufti portant un parapluie. Partout où il se trouve, il ne se passe rien. C'est la vie quotidienne, la monotonie, le traintrain. Bref, son voyage se déroule à contretemps, par des déserts humides et des volcans éteints...

Moi, au contraire, la destinée me sert.

Je suis arrivé chez les Moïs avant que les touristes à Kodak aient envahi le Darlac et, tombé au bon moment, j'ai eu la chance d'assister coup sur coup à une chasse à l'éléphant où furent capturées plus de trente bêtes à trompe et aux funérailles d'un vieux chef nommé Ma Thuot qui attendit le jour précis de mon installation pour mourir, brûlé vif, dans les décombres de sa paillote. La Providence, en somme, pour m'offrir des spectacles, ne reculait même pas devant la mort.

C'était un personnage que ce Ma Thuot. Sa paillote étant la plus longue du village, les premiers Français qui

AUX DENTS LIMÉES ---

traversèrent la région donnèrent tout naturellement le nom de cet homme riche à ce qui allait devenir la capitale du Darlac : Banmethuot, autrement dit Ville du père de Thuot, puisque dans ce curieux pays ce sont les enfants qui donnent leur nom aux parents.

Dès le lendemain de la mort de l'ancien, le pays était en effervescence. Non que son trépas eut mis le Darlac en deuil, mais on ne savait à qui allaient revenir ses éléphants, ses buffles, ses jarres, ses gongs, ses réserves de riz, et chez les barbares comme chez les civilisés, les questions d'héritage ont les pires effets. Ces primitifs ignorent la valeur de nos pièces de monnaie, prennent les piastres pour des médailles et les billets pour des images, ils ne savent compter que sur leurs vingt doigts, en prenant ceux des pieds, ou en s'aidant des nœuds d'une ficelle, ils évaluent les fortunes en jarres et en gongs, c'est-à-dire en cymbales et en pots hors d'usage; eh bien, malgré cela, ils discuteront, mentiront, détourneront comme des

CHEZ LES BEAUTÉS

légataires de chez nous, et alors qu'ils se passent parfaitement de médecins, la nécessité les a contraints à imaginer des espèces de notaires, nus comme les autres, mais plus roués, qui débrouillent au mieux les intérêts rivaux.

Je ne sais si le notaire de la fille cadette de Ma Thuot était de mauvais conseil, mais le soir même du sinistre, alors que le corps calciné reposait à l'infirmerie de la résidence, la drôlesse le faisait enlever par ses gens pour le transporter dans sa propre case. Dans le droit romain, possession vaut titre; peut-être, dans le droit moï, le fait de posséder le cadavre donne-t-il plus de garanties à un héritier.

Mais cette fille de concubine n'avait d'autres titres que son audace et pour trancher le différend, le résident la fit comparaître sans retard devant les juges.

J'étais, comme à l'ordinaire, assis sur l'avancée à mon poste de greffier honoraire, quand je vis arriver la mégère, suivie d'une bande de partisans excités. Aussitôt, la partie adverse se rua

AUX DENTS LIMÉES

derrière elle, par l'escalier de notre maison rustique, en braillant un ton au-dessus, et ce fut un tohu-bohu à ne rien comprendre, un sabbat de sauvages qui beuglaient, cuisses nues et seins à l'air, avec des airs de vouloir s'égorger.

Sans la présence d'Y Thuop, les choses se seraient sans doute gâtées, mais le prestige du jeune juge rhadé s'était encore accru depuis qu'on l'avait vu se promener à bicyclette, ce qui était, pour le pays, aussi extravagant qu'un Président d'Assises se rendant au Palais monté sur une girafe, et avec la menace de quelques cochons d'amende, mon peau rouge parvint à les faire taire.

Quand le calme fut rétabli, Ma Bli, plein d'astuce, procéda à l'interrogatoire de la fausse héritière, et rien qu'à la façon rageuse dont le vieux Ma N'gay changeait sa chique de joue et se gratait les mollets, je compris que le doyen avait déjà son opinion.

— Tête vide, bol ébréché, s'écria-t-il enfin de sa voix rauque, tu agis comme l'enfant qui veut saisir le vent avec ses

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

mains. Quel droit as-tu sur les biens de Ma Thuot ! Les objets, les bêtes, les esclaves sont pour la sœur aînée. Ne connais-tu pas la loi ? Et le cadavre aussi est son bien. L'ignorais-tu ? Ne crains-tu pas d'attirer le malheur sur le village ? N'as-tu pas peur que le tonnerre tombe sur ta maison ?

— Et pourquoi aurais-je peur ? chicanait aigrement l'héritière, en rejetant par-dessus son épaule son marmot ficelé dans une couverture.

Mais on ne la laissa pas plaider sur le fond. Y Thuop, renouant la serviette qui lui servait de culotte, reprit la parole avec autorité, Ma Bli lança quelques brocards qui déridèrent les témoins, et l'impudente fut non seulement condamnée à restituer le corps paternel, mais encore à faire le sacrifice d'un buffle pour apaiser les Esprits irrités.

Avant la fin du jour, le corps disputé de Ma Thuot était transporté dans la case de la fille aînée, et à mon retour de

AUX DENTS LIMÉES =====

Bân-Don, où j'avais rejoint les chasseurs d'éléphants, c'est là qu'on m'a conduit, pour prendre part aux prières et me mêler aux lamentations.

*
* *

Il faisait ce jour-là, une chaleur de four à chaux. Pas la chaleur humide de la côte, mais un air sec et comme cassant. Le soleil incendiait le sol, et quand on tournait la tête on sentait, de côté, malgré les lunettes noires, la réverbération vous déchirer les yeux. Rien sur le dos, qu'un costume de toile. Mais à travers la veste les rayons vous brûlent la peau. Le pantalon blanc qu'on vient d'enfiler est déjà tout bruni par la poussière de ces terres rouges. On regarde les hommes, on regarde le terrain : ils sont de la même argile. Une matière ocreuse, couleur de brique.

Je me rendais, en somme, à un enterrement (que nos mots de civilisés sont donc cocasses ainsi dépayés !) et tout respirait la kermesse.

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

Sous des toits de feuillage, une horde grouillait, dépeçant de la viande et jouant du gong; des enfants hurlaient de joie, pas habitués à tant d'animation; les femmes accroupies sur l'avancée riaient en regardant les éléphants et les petits chevaux poilus tourner inlassablement autour de la demeure pour en écarter les génies. Enfin, c'était la fête. Il s'échappait de la maison des roulements de tam-tam, un vrai charivari de bal nègre.

— Ils prient, me dit sérieusement mon guide.

Après tout, pourquoi pas? La messe des morts est bien chantée...

Je grimpai prudemment par le bambou à encoches, et ayant écarté les chiqueuses aux seins nus, je pénétrai dans la case.

Tout d'abord, on n'y voyait rien, aveuglé par l'ombre épaisse et la fumée... Puis, clignant des paupières, on remarquait les filets de soleil qui se glissaient par les fentes de la cloison, on distinguait les braises qui rougeoyaient entre

AUX DENTS LIMÉES ---

les pierres du foyer, et, peu à peu, on découvrait les assistants, un entassement d'êtres bruyants qui fumaient, crachaient, buvaient à la jarre, rendant hommage à leur façon au pauvre père de Thuot, qui avait, comme eux, bu et craché devant le cercueil des anciens.

Le cercueil, justement je venais de l'apercevoir. Une longue caisse, peinte en blanc et décorée de dessins noirs, rien que des ornements géométriques, losanges, méandres et bâtons, comme dans les tombes néolithiques. Aux quatre coins, des hochets. Et, suspendues à des cordes, de misérables babioles, des perles, des bouts d'étoffes, de petits éventails dont les morts ont besoin.

Les femmes se lamentaient d'une plainte continue, parfois coupée de cris perçants, tandis que les musiciens soufflaient dans leurs cornes de buffle, faisaient tonner le tam-tam, agitaient des sonnettes, claquaient des cymbales, et c'était ce tintamarre que j'avais entendu du dehors.

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

A peine étais-je assis sur le billot qui tenait lieu de chaise qu'on appela les danseuses. Elles étaient six, pareillement vêtues de longues tuniques, conduites par une vieille sorcière aux regards mauvais, et elles commencèrent à pas lents leur sarabande macabre, bougeant à peine le buste, le visage impassible, et battant l'air de leurs longs bras qui devaient figurer des ailes avec ces pendeloques de perles.

Accroupi au pied du cercueil, l'officiant en souquenille rouge marmonnait ses invocations, un tampon imbibé de sang à la main. C'était aussi avec du sang qu'un sauvage appliqué barbouillait des attributs funéraires. Il y avait du sang partout : dans des bols, sur les mains, après les cloisons de roseaux, dégouttant entre les rondins. Cela pouvait représenter un festin aussi bien qu'un massacre.

Par moment, une danseuse quittait la file et venait boire à la jarre en ployant le bambou. Comme je m'étais approché pour observer à mon aise, un

AUX DENTS LIMÉES =====

des frères de Thuot, croyant deviner mon désir, m'offrit de goûter, et pour bien me montrer que son alcool de riz n'était pas empoisonné, il poussa la prévenance jusqu'à boire avant moi, sans cracher la gorgée.

Le refus de boire à la jarre est, chez les Moïs, non seulement une offense mais une provocation, je m'exécutai donc sans broncher, mais je pris la précaution d'empoigner à pleine main l'extrémité du bambou et je bus sans toucher de mes lèvres ce chalumeau contaminé. Après quoi, craignant qu'on ne m'obligeât à partager le repas, je me retirai, assez gauche, non sans avoir accordé au cercueil une profonde révérence, que je souhaitais pleine de dignité.

Dehors, la fête continuait. Les chevaux nains galopaient, toujours montés à cru par des garçons hurleurs, et les cuisiniers qui se débattaient dans des monceaux de viande, les encourageaient de leurs cris.

Je me vois encore sur la terrasse,

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

contemplant sans comprendre ce spectacle barbare.

« Sacrifice au cercueil » ai-je noté sur mon carnet de route. C'est le nom de la cérémonie. Mais personne n'y prenait garde, à cet énorme cercueil, creusé dans un tronc d'arbre, qui attendait, sous la terrasse, qu'on y déposât la bière de Ma Thuot. Les Rhadés amassés devant la case n'étaient venus que pour se distraire, et quand ils tournaient la tête vers la paillote, c'était pour caresser de leurs yeux gloutons ces amas de mangeaille, chapelets de boyaux verdâtres, vessies gonflées de hâchis, têtes de buffles entières, pattes qui gardaient leurs poils, énormes filets sanglants, toute une écœurante boucherie qu'ils dévoreraient la nuit même, à pleine flambée, pour en avoir la saveur.

J'étais descendu de mon perchoir et, suivi d'une troupe de curieux, je me promenais sur la place comme dans un parc d'attractions, dévisageant les filles aux petits seins pointus, les vieilles aux

AUX DENTS LIMÉES ---

mamelles pendantes, les dépeceurs de viande, les joueurs de gong, tous ces sauvages que la Providence, j'en suis sûr, n'avait réunis qu'à mon intention. Ecrivain malgré tout, écrivain toujours, je cherchais distraitemment les mots, comme un peintre ses couleurs. Mais les rapports de ton n'y étaient pas.

— Enterrement... Puis-je dire enterrement ? Non c'est ridicule... Inhumation ? Impossible... Obsèques, alors ? Funérailles ?... Oui, je crois que ce serait mieux...

Pour chaque mot, c'était la même incertitude. On eut dit qu'ils perdaient leur sens et certaines définitions se proposaient comme des charades.

Ainsi, pouvais-je baptiser cuisiniers ces grands diables barbouillés de sang, juste vêtus d'un turban sale et d'une ficelle ? Jamais de la vie... Et ces gamins nus, ces femmes aux dents limées qui me suivaient en jacassant, allais-je en faire des badauds ? Je n'y songeais même pas.

Arrêté devant une gigantesque marmite où devait bouillir un demi buffle, je sentais la grammaire me monter à la tête. Ainsi, fallait-il écrire cuisseau ou cuissot ? Le buffle est un fauve, et pourtant il vit ici à peu près domestiqué. Un marmot moi le conduit sans peine, mais s'il prend la brousse, il redevient sauvage. Alors, dites-moi, puristes, que devais-je faire ?

Les bons Rhadés qui ignoraient assurément la nature de mes réflexions, avaient formé le cercle et ne me quittaient pas des yeux. J'étais leur sauvage, à eux, leur bête curieuse, leur phénomène. Mon costume les étonnait, comme moi leur nudité.

Et planté devant cette marmite faite à la taille d'un explorateur, le pauvre explorateur que j'étais admirait ces Peaux-Rouges égarés qui conservent encore, dans la jungle d'Annam, la pure tradition des romans de Fenimore Cooper. C'était le rêve de mes dix ans qui se trouvait réalisé...

*
* *

AUX DENTS LIMÉES ---

Le lendemain, on a porté Ma Thuot en terre, et j'ai suivi le cortège qui se rendait à la clairière où le tombeau était creusé. Pour tracer le chemin, il a suffi de faire passer les éléphants : plus un arbuste n'est resté debout, la brousse soumise s'est ouverte. C'est qu'il faut un fameux sentier pour permettre à une pareille multitude de s'écouler.

Tout Ban Methuot était présent, tous les villages voisins, et jusqu'à des chasseurs de Ban-Don, partis depuis la veille, la lance sur l'épaule, et qui avaient passé la nuit derrière la palissade d'un gîte d'étape, par peur du tigre.

Leur foule joyeuse a salué de ses cris les vingt porteurs qui enlevaient le cercueil, sorte de longue caisse peinturlurée contenant le tronc d'arbre évidé, qui lui-même renfermait la bière, et, mort en tête, le convoi s'est éloigné dans un nuage de poussière.

Pas de préséances, pas de famille : ce sont les éléphants du mort et ses chevaux qui mènent le deuil. Derrière,

===== *CHEZ LES BEAUTÉS*

trotte une cohue bruyante d'hommes armés et de femmes hotte au dos, les joueurs de gong qui cognent à tour de bras, les gamins de terre cuite qui s'égo-sillent, et cette troupe effrénée entraîne dans sa course les enfants de Ma Thuot et les vieux clopinants.

Personne ne pleure : ils ne savent pas. Seule, la douleur physique peut faire pleurer un Moï. Encore faut-il qu'il souffre bien. Mais pour conduire un ancien à son dernier abri, des hurlements valent mieux, et toute cette débandade couvre le tam-tam de ses clameurs.

Enfin, nous voici au tombeau, large excavation au fond de terre battue et aux parois de planches.

Les porteurs épuisés ont déposé leur charge et rient, fiers de leur force. C'est le moment où la famille fait ses adieux au mort, et les lamentations reprennent. Mais les femmes ont la voix usée par huit jours de criaillerie, et leur douleur s'entend à peine. Puis on s'approche pour les présents, et c'est

AUX DENTS LIMÉES ---

à qui tendra des bols, des plats de riz, des gourdes, qu'on introduit dans le cercueil. D'autres déposent leur offrande dans des hottes préparées à l'avance, et quand on a descendu la lourde boîte dans le caveau, on entasse tous les présents pêle-mêle, en terminant par les plus précieux, les jarres et les gongs. Mais est-ce économie ou crainte des pillards laotiens, on a choisi des gongs cabossés, des jarres sans col : le pauvre Ma Thuot devra s'en contenter. Ses filles, obéissant aux rites, ont apporté la grande jarre à demi pleine où nous buvions la veille, un morceau de buffle et deux poulets étiques qui battent vainement des ailes pour s'envoler du trou : les mânes de l'ancien n'ont rien à réclamer.

Une dernière fois, les joueurs de gong viennent frapper leurs cymbales de cuivre, les éléphants et les chevaux reprennent leur course circulaire, puis, sur un signal, toute la foule se rue, armée d'outils et de bâtons, et j'ai cru que leur poussée allait m'envoyer rejoindre Ma Thuot dans son tombeau. En hurlant,

comme toujours, ils rejettent la terre fraîche sur le cercueil et une fois la fosse pleine, ils continuent de plus belle, se disputant les outils, s'arrachant les bâtons des mains. Bientôt surgit un monticule où chacun veut ajouter sa pelletée : cela grandit, s'élève, prend une forme. Ils enfoncent dans le sol le grand tube à libations par où ils verseront le vin de riz au mort et c'est le tumulus des anciens que j'ai soudainement devant moi. Etrange apparition.

Il me semble que les siècles défilent, que je voyage dans le temps. C'est à des funérailles antiques que je crois assister. En Egypte, chez les Scythes, en Chaldée.

Pour qui sont ces prières, ces chants, ces sonneries de gong ? Pour les Génies de la Terre et du Ciel, pour Ghé et Ouranos, vieux dieux pelasgiques.

Non, je ne suis plus aux confins de l'Annam : je suis aux confins des âges.

Ne prenant plus garde au vacarme, n'accordant plus un regard à la course des poneys à longs poils, ne sentant

AUX DENTS LIMÉES =====

même plus le soleil me repasser la nuque sous son fer chaud, je songe, devant la sépulture du père de Thuot, à cette loi millénaire qui veut que tous les êtres, au même degré d'évolution, accomplissent les mêmes gestes et communient dans les mêmes croyances, comme si les âmes portaient éternellement en elles les mêmes craintes et les mêmes espoirs. Cependant, tout près de nous, aux frontières du Darlac, la civilisation attendait pour s'infiltrer, avec ses concessions, ses plantations, ses débits d'alcool, ses hôpitaux, ses écoles, ses comptoirs. Le meilleur et le pire...

Il ne reste plus, dans le monde, que quelques-uns de ces îlots où le passé survit. Du passé vivant, comme les archéologues, sous la pierre, retrouvent le passé mort. Ce ne sont pas des monnaies, des poteries, des armes, que le voyageur met ici à jour : ce sont des coutumes, des mœurs.

Et tout cela va disparaître, écrasé par le poids des tracteurs, éventré par les dessoucheuses, tandis que le Dambour

--- --- *CHEZ LES BEAUTÉS*

Dembieng fera passer sur la jungle l'écho des explosions de dynamite.

— Allons, m'a dit brusquement Sabatier en me tirant par ma veste. Nous pouvons partir. C'est fini.

Hé oui, c'était fini : Même bien fini...

Ce n'était pas seulement Ma Thuot qu'on venait de mettre en terre, c'était tout le passé du pauvre peuple Moï. Et le sort avait voulu que je fusse là pour faire sonner le gong au bord de son tombeau.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
PREMIER SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT TRENTE
SOUS LA DIRECTION DE
R. LANG

University of British Columbia Library

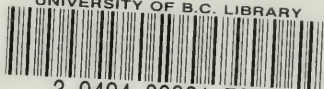
DUE DATE

DUE DATE

[illegible]

✓K

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY



3 9424 00981 7880



THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA
LIBRARY

